

religieuse, et s'il leur était nécessaire de se tâter, quand ils sont devenus riches, pour se bien convaincre qu'ils sont encore du sang de race française.

Nous voulons une patrie que tous ses enfants puissent embrasser dans la maison de Dieu sans défiance et sans regret, comme les fils d'une même famille, au jour des retours au foyer, embrassent leur mère sans songer un instant que son honneur, sa foi et ses tendresses aient pu changer depuis les années de la maison paternelle, où ils travaillaient, aimaient, pleuraient et chantaient ensemble.

La patrie que nous voulons, c'est celle que tout petits, on nous a appris à aimer. Qu'on ne nous change pas son caractère et son cœur !

Nous nous chargerons, nous, ses fils et ses petits-fils, de lui garder ses libertés et de lui bâtir un chez-soi plein d'honneur.

Elle est modeste et elle est méprisée : nous n'en éprouverons que plus de joie à l'aimer et à la grandir. Nous dirons d'elle, comme Jean Chrysostome de sa mère : « Elle est pauvre et elle ne ressemble en rien à une reine ; mais il n'y a pas au monde de reine plus grande et plus belle que ma mère, parce que c'est ma mère ! »

Non, non, il n'y a pas de patrie plus noble et plus aimée que cette petite patrie française du Canada, parce que c'est notre patrie.

Et elle sera grande aussi !... car nous le voulons.

Il y a dans notre langage des mots humiliants et l'expression nous trahit quand, sous les coups du dédain et les dénis de justice, nous nous contentons de dire : « Nous n'allons pas mourir, nous avons survécu, nous saurons bien survivre. »

Cette façon de parler donne l'air résigné, sans connaissance, d'un vaincu qui a seulement la vie dure.

Mourir ! qui donc parle de mourir ? Il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de mesurer les hauteurs où nous allons gravir ! Nous écraser, nous ! On nous a juste assez secoués pour que, éveillés enfin, les yeux bien clairs, nous regardions par quelles ascensions nous allons nous échapper.